

Virgil Tanase

Ma Roumanie

ramsay

de Cortanze

VIRGIL TANASE

33

DU MÊME AUTEUR

MA ROUMANIE

407

8° j
14620

DU MÊME AUTEUR

Portrait d'homme à la faux dans un paysage marin
(Flammarion, 1976).

Apocalypse d'un adolescent de bonne famille (Flammarion, 1980).

L'Amour, l'amour, roman sentimental (Flammarion, 1982).

C'est mon affaire, sottie (Flammarion, 1983).

Cette mort qui va et vient et revient (Hachette, 1984).

Le Bal sur la goélette du pirate aveugle (Gallimard, 1987).

Le Bal autour du diamant magique (Gallimard, 1988).

La Vie mystérieuse et terrifiante d'un tueur anonyme
(Ramsay/de Cortanze, 1990).

01-190329

92

MA ROUMANIE

9, rue du Cherche-Midi
75006 PARIS

VIRGIL TANASE

MA ROUNMANIE

MA ROUNMANIE

MA ROUNMANIE

MA ROUNMANIE

Éditions Ramsay/Médias

© Éditions Ramsay/Médias, 1990.
ISBN 2-85956-849-2



SOMMAIRE

Avant-propos	
Chapitre 1. Enfance et adolescence provinciales en Roumanie (1945-1963)	13
1945, dans une ville de province en Roumanie – Une mentalité provinciale – Galati, une ville à l'embouchure du Danube – Une maison roumaine – Films et propagande soviétiques – Les voitures, symbole de terreur – Une mère originaire de la Bessarabie – Une famille paysanne distinguée par les voïvodes – Une carrière de juge brisée à trente-huit ans – Les professions libérales dans les années 50 – Trois enfants en camp de travail – L'école ou comment rééduquer les enfants des « ennemis de classe » – La rectitude morale d'un père – Les freddaines d'un adolescent dans les années 50 – « Le français, c'est la famille » – La religion orthodoxe	
Chapitre 2. Étudiant à Bucarest (1963-1969)	47
Travail et insolence à l'université de Bucarest – Exclu des Jeunesses communistes – Exclu de l'université – Marchandage avec la <i>Securitatea</i> – Amitiés, trahisons, solidarités – L'Est et l'Ouest vus de l'Est – Références intellectuelles d'un étudiant roumain – La vie intellectuelle à Bucarest dans les années 60	
Chapitre 3. Homme de théâtre en Roumanie (1969-1977)	79
Le Fonds littéraire de l'Union des écrivains – L'Institut de théâtre de Bucarest – Publier son premier livre à Paris – Metteur en scène à Iasi et Resita – Démêlés avec la censure – Nouvelle crise et expulsion	
Chapitre 4. S'informer, vivre, résister en Roumanie (1945-1977)	95
Le rôle immense de Radio Free Europe – Image de la vie quotidienne en Occident – Le désir de fuir le pays – Les contacts avec les étrangers – L'histoire roumaine des années 30 et 40 – La résistance au régime avant 1956 – La résistance au régime après 1956	



Chapitre 5. « Roumanité » et culture roumaine.....	118
La « roumanité » – Le noyau dur de la culture roumaine – Cinq auteurs classiques roumains – Trois auteurs contemporains – Peintres et sculpteurs roumains – L'art populaire en Roumanie – Littérature et totalitarisme – L'amour	
Chapitre 6. Exil, exilés.	129
Refus de la notion d'exil – L'exil roumain en 1977 – Paul Goma – Solidarité en exil – Écrivains dissidents de l'Est – Kundera, Mrozek – Cioran – Mircea Eliade – Ionesco	
Chapitre 7. La débrouille d'un Roumain à Paris.....	144
L'Orient-Express 2-4 janvier 77 – Vienne, le choc de l'Occident – Premiers contacts avec la presse libre – Le parisianisme – Chroniqueur à Radio Free Europe – Tremblement de terre à Bucarest – Sorin Bratu, un juste – Argent, logement, petits boulots – Barthes, l'École des hautes études	
Chapitre 8. Homme de théâtre à Paris.....	161
Un dîner « socialiste » – Le Théâtre Renaud-Barrault – Théâtre en France et en Roumanie – <i>Le Mariage</i> de Gogol – Zorine, le Lucernaire – Professeur de Théâtre	
Chapitre 9. « L'affaire Tanase ».	170
Ennemi de Jean-Edern Hallier – Amitiés à <i>l'Express</i> , puis à <i>Actuel</i> – Janvier 82 : un pamphlet dans <i>Actuel</i> – Pâques 82 : un tueur sur les talons – Le coup monté par la DST – 27 mai 82 : Tanase disparaît – Le dénouement – Le rôle de la presse – Mai 83 : invité à <i>Droit de réponse</i>	
Chapitre 10. Journaliste-chroniqueur dans la presse française.	189
Critique littéraire – <i>Actuel</i> , <i>L'Économie</i> – <i>Magazine-Hebdo</i> – <i>Grenoble Mensuel</i> , <i>Médias</i> – La publicité, les publicitaires	
Chapitre 11. Écrire et être publié en France.	200
Vivre et écrire – Traducteur des <i>Contes drolatiques</i> – Littérature avec règle et compas – <i>Apocalypse d'un adolescent...</i> – <i>L'amour, l'amour, roman sentimental</i> – Polar, aventures, « vrais romans » – Démêlés avec éditeurs et critiques – Avantages et inconvénients d'être roumain	
Chapitre 12. La Roumanie aujourd'hui.	214
Une « vraie » révolution – Ion Iliescu – Les manifestations contre le Front – La nécessaire mutation sociale – La tradition démocratique roumaine – Carol II et Antonescu – Les partis historiques, l'opposition – Les minorités en Roumanie – Le Front, digne de confiance – Le roi Michel – Anarchie et tentation fasciste – Revenir en Roumanie – La nuit et le jour	

Avant-propos

15 mars 1990. Depuis plus de deux mois, je lis dans la presse française que la Révolution roumaine de décembre a été « confisquée », « piégée ». La démocratie y serait en grand danger et l'équipe au pouvoir, un ramassis de communistes ayant retourné trop vite leurs vestes, ayant pris leurs ordres à Moscou, quand il ne s'agit pas d'anciens partisans de Ceaucescu.

Les fêtes de Noël, je les avais passées, comme beaucoup, les yeux fixés sur la Révolution roumaine, en direct sur nos télévisions. Dès ces premiers instants, j'eus envie d'entendre l'analyse de mon ami Virgil Tanase. Ce fut fait dans les premiers jours de janvier. Il rentrait de son séjour éclair à Bucarest. Sous l'émotion pudiquement exprimée, Virgil disait sa confiance dans l'équipe qui se débattait là-bas, avec un pays ruiné et un État à reconstruire.

Je recherchais dans les encyclopédies, livres et manuels d'histoire et de littérature, pourquoi, seule, parmi ses voisins de l'Est récemment libérés, la Roumanie provoquait chez nous des mouvements passionnels si contradictoires : méfiance méprisante, par-

fois franchement méchante d'une presse anticomuniste, et immense élan de solidarité de la population française.

Mes efforts restèrent vains : les clés de la relation des Français à la Roumanie ne sont pas (encore) dans les livres...

Je connaissais les grandes lignes de la vie de Virgil Tanase. Il me semblait que là, se trouvait ce que je cherchais.

C'est Eudes Delafon, patron de *Médias*, qui eut l'idée de ce livre. Sa longue collaboration avec Virgil Tanase, lui a fait apprécier l'homme : un esprit non conventionnel, aussi bien en France qu'en Roumanie...

Il a donc proposé le projet à Virgil, puis aux éditions Ramsay-de Cortanze. Un accord de coédition fut rapidement trouvé, de même que la décision de diffuser le livre en Roumanie.

Convaincre Virgil ne fut pas une mince affaire. Intellectuel et écrivain, il répugne à se livrer à l'interview, exercice par excellence de la « société du spectacle », celle-là même qu'il a vue fonctionner sans enthousiasme depuis son arrivée à Paris, en janvier 1977. Sa vie, dans ce qu'elle a d'exemplaire pour expliquer la Roumanie, exigeait profondeur et rigueur.

Étant entendu que de lui-même, il n'aurait jamais souhaité se lancer dans un tel projet, c'est la procédure de l'interview qui fut adoptée. Disons plutôt d'une conversation soutenue entre ce Roumain-Français et moi, cherchant à savoir ce que sa vie, ses engagements dévoilaient de l'énigme roumaine.

Nous nous sommes mis au travail le 5 février. Les entretiens (dix-sept heures au total) se sont déroulés en cinq séances,

jusqu'au 20 février. Thèmes abordés et questions posées n'ont fait l'objet d'aucune concertation préalable avec Virgil.

Celui-ci a, par contre, retravaillé et enrichi le texte initial de ses réponses, pesant mots et concepts, infléchissant ou durcissant un point de vue exprimé, selon lui, trop superficiellement dans le feu de l'interview.

Je crois que nous avons atteint le but fixé : à travers le destin original d'un homme, roumain et français, mieux comprendre celui d'un peuple, pour qui, selon son expression, « la France, c'est la famille »...

Blandine Tézé-Delafon

Chapitre 1

Enfance et adolescence provinciales en Roumanie (1945-1963)

Commençons par votre enfance, voulez-vous...

Né en juillet 45, je suis un enfant de la paix, enfin, de ce qu'on a pris, à ce moment-là, pour la paix : l'arrêt des combats. Qu'auriez-vous pensé si une fois la guerre finie, vous aviez dû vivre sous un régime de Vichy imposé par l'occupant ? L'armée Rouge nous a imposé un communisme d'État qui était comme une forme d'occupation et cela même, après le départ des soldats russes, en 57 ou 58. Pour nous, Roumains, la Seconde Guerre mondiale n'a pris fin que le 22 décembre 89.

*1945, dans
une ville de
province en
Roumanie*

Vous êtes né à Bucarest ?

Non, à Galati, en province, sur les bords du Danube, là où celui-ci oblique brusque-

ment vers l'est dans l'espoir vain de ne pas rencontrer les Russes. Port important, pilonné par les bombes des uns et des autres, j'y ai découvert « la paix » au milieu des ruines. La main dans celle de mon père, je descendais par des chemins mal pavés vers le fleuve qui me fascinait, me fauflant entre des murs à demi écroulés et déjà recouverts de verdure. En fait, cette instabilité me faisait peur, tout comme cette portion de rue non éclairée que je devais parcourir lorsqu'en vacances à la campagne, je rentrais tard du cinéma. Le noir, les herbes folles, ces restes de maisons aux recoins insoupçonnés m'effrayaient et me lançaient des défis : franchir tel terrain vague, marcher lentement, comme si de rien n'était, dans la rue obscure, ou descendre à la cave tout seul...

Galati ressemblait-elle à n'importe quelle autre ville de province ?

On n'arrive plus à en imaginer de semblable aujourd'hui. Avec des trams suédois, rouges, ressemblant à des boîtes d'allumettes, se traînant, parfois, derrière des chariots à bœufs. Des rues bordées de tilleuls. Tout le monde connaissait tout le monde et les adolescents avaient en tête le répertoire complet des jeunes filles à courtiser – d'où la tentation de l'ailleurs, de l'étrange, plus exactement de l'étrangère ! Avec des intellectuels de seconde main dont le seul génie ne pouvait être que l'application : ils étaient consciencieux par désespoir et érudits par médiocrité, en réaction contre le bouillonnement des capitales dont le destin les avait éloignés.

Au fond, je suis moi-même, dans la tête, un provincial. S'ajoutant à un certain bon sens paysan hérité de mes ancêtres, qui, hier encore, labouraient la terre et n'avaient d'autres repères que les saisons, le soleil, les étoiles, les grands rythmes du monde, cela m'a donné une sorte de prudence : bien s'approprier les choses avant de les manipuler, situer les événements, pour les apprécier dans des ensembles plus vastes, dans un mouvement cosmique – ce qui parfois se retourne contre vous.

L'écrivain Tanase est un paysan superstitieux ?

Une lettre de ma banque ou la moindre chose qui ne marche pas, le carrousel des chevaux de bois en panne le jour où je m'y rends, etc., me paraissent comme les signes d'un destin contraire. C'est fatigant et épuisant.

Vous vous sentiez une mentalité de provincial...

Oui. Dans les années 63-64, lorsque je suis parti vivre à Bucarest pour y poursuivre mes études universitaires, la Roumanie s'ouvrait un peu. Il nous arrivait d'Occident, et plus particulièrement de France, beaucoup de livres et d'idées. Nous découvrions en même temps que nos professeurs la Nouvelle Critique et le Nouveau Roman, Beckett et Ionesco, le structuralisme et la grammaire générative, Lacan et *Tel Quel*!... Plus libres de notre temps, moins figés dans nos têtes,

*Une
mentalité de
provinciale*

plus ouverts par la force de l'âge, nous devancions de quelques longueurs nos professeurs, terrorisés à l'idée d'être remis en cause par des étudiants qui en savaient plus qu'eux. Je participais avec joie à ce jeu de massacre contre une génération, disons d'imposteurs et de militants, arrivés au sommet de la hiérarchie universitaire par simple fidélité au Parti et au dogme marxiste-léniniste.

Vous étiez donc un étudiant irrespectueux et impatient...

Irrespectueux, mais pas impatient. Dans les domaines où les choses étaient véritablement « sérieuses » pour moi, en littérature, par exemple, puisque je voulais devenir écrivain, ma mentalité de provincial s'écria : halte, pas de précipitation ! Ainsi, résistant difficilement à la tentation de me jeter sur les derniers livres nous arrivant de Paris et dont mes camarades parlaient — s'attirant l'admiration émerveillée des uns et des autres —, au lieu donc d'être dans le vent bucarestois des années 64-65 et de débattre comme tout un chacun du *Repos du Guerrier* et de *Moderato Cantabile*, je pris le parti de suivre à la trace mon cours d'histoire des littératures.

En deuxième année, j'avais à peine dépassé les écrivains de l'Antiquité grecque, latine et orientale. En troisième année, je me plongeais dans le Moyen Âge et la Renaissance... Et bien qu'ayant déjà lu Barthes, Todorov, Poulet ou Greimas, je n'avais en quatrième année goûté ni au Nouveau Roman, ni à la littérature dite de

l'absurde. Je traduais Prévert, mais n'avais pas lu Proust. J'aimais Camus — dont on m'avait prêté, pour une seule et unique nuit *La peste* — mais ne connaissais pas Faulkner.

Avec le recul, pensez-vous que cette progression « raisonnable » fut une bonne chose ?

D'une certaine manière, cela m'a été particulièrement profitable : dans les années 67-68, j'ai écrit mon premier roman encore inédit : *Récit de voyage*, très marqué par le Nouveau Roman. On m'a aussitôt accusé de vouloir pasticher les écrivains occidentaux à la mode. Or, je n'en étais encore, avec mon système de lectures, qu'au XVIII^e siècle ! Je n'avais lu ni Joyce, ni Kafka, ni Proust, ni Beckett... A peine, au lycée et par hasard, *Paludes* et *Les Faux-Monnayeurs*.

Cela me rassurait plutôt : je savais que je suivais mon chemin, et que ces formes romanesques bizarres étaient sorties toutes seules de ma tête. Se retrouver ainsi, sans le faire exprès, dans une mouvance littéraire ayant son centre à l'autre bout de l'Europe, était plutôt réconfortant. Je me disais que j'étais porté par une même vague de l'esprit, par un même air du temps et qu'écrire de tels livres dans un coin perdu du continent n'était pas nécessairement un handicap puisque le même souffle nourricier pouvait souffler à Bucarest et à Paris. J'ai pu, à partir de ce moment-là, me consacrer à ma littérature sans regarder ce qu'on faisait autour de moi. C'est un privilège que les écrivains parisiens n'ont pas.

Revenons à Galati, la ville de votre enfance.

*Galati, une
ville à
l'embouchure
du Danube*

Elle est située à l'embouchure de deux grandes rivières venant rejoindre le Danube. J'ai le souvenir de l'odeur de poisson très forte qui régnait dans les quartiers bas de la ville. La principale occupation des habitants, c'était la pêche – interdite puisque les poissons, eux aussi, appartenaient, désormais, à l'État – et le marché noir qui lui était lié. Je me souviens surtout d'un fameux lac qui regorgeait de poissons...

Pourquoi « un fameux lac » ?

Un jour, les autorités ont décidé de l'assécher. Les travaux ont duré des années. On voulait y planter du maïs. Échec retentissant car le sol regorgeait de coquillages. Nouveaux travaux gigantesques pour protéger les bâtiments construits au beau milieu des champs infertiles. Les silos inutiles sont reliés à la terre ferme par une route surélevée. En désespoir de cause on remplit d'eau l'ancien lac et fait venir de Chine une espèce de carpes sans écailles pour le peupler...

Cela dit, j'allais très souvent au bord de ce lac. Au commencement, dans une petite chaise perchée sur la roue avant de la bicyclette de mon père; puis sur ma propre petite bicyclette, avec lui; plus tard, tout seul, toujours à bicyclette. J'ai passé des heures merveilleuses au bord de cette eau. L'eau me fascine encore...

Quand le Danube débordait, l'eau envahissait l'autre rive, allant parfois jusqu'aux montagnes brumeuses, couleur prune, que

l'on distinguait au loin, au sud. Nous circulions alors en barque, au beau milieu des forêts de saules. A la décrue, les plantes d'eau restaient accrochées au tronc, les habillant de loques soyeuses vertes, puis rouges, marron cendre enfin. L'hiver, les chariots traversaient le Danube gelé, et des mêmes forêts arrivaient, jusqu'aux portes de la ville, des meutes de loups autour desquels fantasmait notre imagination d'enfants.

Galati était une ville importante?

Elle devait alors compter environ cent mille habitants. Comme dans tous les ports, mais davantage encore en raison de sa position entre le nord de l'Europe de l'Est et l'Orient turc que les bateaux rejoignaient par le Danube et la mer Noire, la population de la ville était très mélangée. Beaucoup d'étrangers : Grecs, Turcs, Arméniens, Juifs – puis tous ces réfugiés récents descendant des territoires roumains devenus soviétiques à la fin de la guerre. Au-delà du lac, je voyais notre Bessarabie maquillée en République soviétique moldave. Ma mère en était originaire. Mes parents y avaient passé quelques années. C'est une drôle de leçon d'histoire, pour un enfant, que de voir à l'œil nu la terre où ses parents avaient vécu et de se dire que désormais, cette terre se trouve en territoire étranger.

A quoi ressemblait la maison dans laquelle vous habitiez?

Une vieille maison, où les chambres se
suivaient comme les compartiments d'un

*Une maison
roumaine*

wagon, s'ouvrant heureusement çà et là vers des terrasses donnant sur la cour. Heureusement, car on commençait à vivre à l'étroit en Roumanie. Nous étions trois familles dans le corps de bâtiment principal, deux autres dans les dépendances. Nous avions trois, puis deux chambres. On se chauffait au feu de bois. L'hiver, je laissais la porte du poêle ouverte, les braises projetaient sur les murs couverts de tapis, à l'orientale, d'étranges couleurs vives. Le plus extraordinaire, c'était le jardin.

Un grand jardin, bordé de lilas, et rempli d'arbres. J'ai l'impression d'ailleurs que vers dix ou douze ans, je vivais plus dans les arbres qu'au sol. Je me souviens, en particulier, d'un cerisier dont les branches s'ouvraient comme un fauteuil. C'était mon palais, mon avion, mon transatlantique : j'y étais tour à tour chef d'État, pilote de guerre (nous jouions tous aux Russes qui écrasent les nazis), capitaine au long cours. J'avais aussi une balançoire : au désespoir de ma mère je sautais en pleine course, en « parachute ». Il était plus difficile et dangereux de monter dans les noyers. En revanche, je me sentais tout à fait chez moi sur le toit de la maison. J'y suis même monté avec ma bicyclette pour profiter de la pente ! Je continuais mes jeux avec des peluches que j'entraînais dans mes aventures et avec cinq ou six chats, lorsqu'ils se soumettaient, par intérêt ou lassitude, à mes scénarios inventés ou inspirés par les films que je voyais.

Vous alliez donc déjà au cinéma ?

*Films et
propagande
soviétiques*

Le cinéma constitue un des privilèges de la ville de province ! Dès l'âge de cinq ans, je

circulais tout seul et avais le droit d'aller quotidiennement au cinéma, à moins qu'une punition ne me l'interdise.

Galati pouvait s'enorgueillir de trois cinémas qui ne projetaient que des films soviétiques des années 40, tout ce qu'il y avait de plus stalinien. Mais au fond, cela remuait des grands sentiments, exaltait des vertus cardinales, cela donnait une image de l'homme et de la vie très à même d'éveiller en vous l'envie de devenir grand et d'accomplir des gestes nobles. Je me contentais de cette leçon ; quant au reste, je le prenais ailleurs. Il est très encourageant, n'est-ce pas, de constater qu'élevé au milieu d'une propagande agressive, dans une école farouchement décidée à forger « l'homme nouveau », soumis à toutes les formes d'un art engagé, je suis passé à travers, sans jamais éprouver de réelles difficultés à distinguer le vrai du faux (lorsque j'eus l'âge de le faire), sans jamais confondre le mal et le bien, sans jamais avoir des doutes concernant ce qui est de l'art et ce qui n'est que la simple communication idéologique...

Vous avez réussi à effacer de votre mémoire toute cette propagande ?

Pourquoi ? Elle appartient à la mythologie de mon enfance. Parfois, en faisant la fête avec des amis, il nous arrive d'évoquer avec nostalgie ces films-là : la *Chute de Berlin*, *Loin de Moscou*, *L'Institutrice de Chatrii* (ah, Vera Maratzkaïa !), *Les Cosaques du Kouban*, et tant d'autres ; ou de chanter les airs russes qu'on nous apprenait à l'école et qu'alors nous haïssions. Aujourd'hui, qu'on

le veille ou non, cela fait partie de notre passé, de notre enfance : nous sommes aussi *cela*. Ce qui ne veut pas dire que nous avons été intoxiqués mais simplement que l'homme s'édifie avec des matériaux très divers et que l'architecture peut donner un sens noble aux pierres les plus ordinaires. Les films et les mélodies russes de l'époque, de même qu'une certaine mauvaise littérature (Polevoï, Fadeev, Gaïdar), sont les briques dont nous nous sommes servis, moi et ceux de ma génération, pour construire les hommes que nous sommes aujourd'hui.

Je constate qu'à cinq ans vous circuliez en toute liberté. Vos parents ne craignaient pas de vous laisser partir ainsi tout seul ?

Il n'y avait rien à craindre : le tram passait rarement. Les chariots n'étaient pas dangereux. Après la guerre, dans une ville comme la nôtre, seule la police avait des voitures, et elles ne circulaient que la nuit. La grande terreur stalinienne arrivait chez nous et les arrestations se faisaient surtout de nuit.

Vos parents ont-ils été arrêtés ?

*Les voitures,
symbole de
terreur*

Jamais. Et pourtant, longtemps après, même au début de mon séjour à Paris, vingt-cinq ans plus tard, le claquement de la portière d'une voiture devant la maison me donnait encore froid dans le dos. Un de mes amis me racontait qu'il habitait, à la même époque, dans une autre petite ville rou-

maine, au coin d'une rue. Parfois, la nuit, une voiture passait et s'arrêtait au carrefour. Il revoit son père se réveillant et enfilant son paletot sur son pyjama pour être prêt : « Ils sont venus me prendre », disait-il... Dieu merci, « ils » ne sont jamais venus. Mais cette image fait désormais partie de sa mémoire comme les films soviétiques, comme les poèmes à la gloire de Staline que nous apprenions à l'école.

Drôle de contraste entre une famille dans laquelle vous êtes heureux et cette menace permanente...

Tout cela nous semblait naturel. Les enfants, c'est fait comme cela : les choses, si horribles soient-elles, qu'ils découvrent en ouvrant les yeux, font, pour eux, partie de la vie. On se dit que le monde est ainsi. L'insupportable devient ordinaire et donc facile à assumer. Je crois avoir ressenti la présence de cette terreur dès mon plus jeune âge. J'ai encore l'image de mon père grattant avec une lame de rasoir le portrait du roi dans un livre pour enfants. Le roi ayant abdicqué en 47, je devais avoir deux ans à peine... J'ai demandé à mon père ce qu'il faisait et ai toujours gardé le souvenir de sa réponse, de sa façon de ne pas me répondre. C'est ça le plus grand étonnement : enfants, nous savions déjà qu'il y avait danger, danger mortel, sans que personne ne nous en avertisse...

Avant d'aborder ce sujet, j'aimerais que l'on revienne sur votre famille. Qui

étaient vos parents? Comment se situaient-ils par rapport au régime? Votre mère d'abord.

*Une mère
originnaire de
la Bessarabie*

Ma mère est originaire de Bessarabie. Roumaine depuis le temps où les Russes étaient encore loin de nos frontières, la Bessarabie fut par la suite, à la fin du XVIII^e siècle, prise par la Russie en guerre contre l'Empire ottoman. Ensuite, chaque fois que nous étions les alliés du tzar et que nous gagnions une guerre ensemble, on nous prenait une partie de ce territoire. Ainsi, en 1877, ayant traversé la Roumanie, sans attendre le consentement du gouvernement roumain, les armées russes passèrent au sud du Danube et se firent écraser. On conserve, au musée d'Histoire de Bucarest, le télégramme du frère du tzar demandant de l'aide pour éviter un désastre. Les armées roumaines se montrent héroïques, gagnent la guerre, et le traité de paix nous ampute de ce qui nous restait de la Bessarabie – qui ne redeviendra roumaine qu'à la fin de la Première Guerre mondiale, à la suite du vote d'un Conseil National!

Tout cela pour vous dire que, née sujette du tzar, ma grand-mère (qui avait dans les veines du sang turc et grec – sa grand-mère à elle se serait enfuie d'un harem d'Istanbul avec un dignitaire grec...!) parlait russe. Et le pratiquait parfois avec ses enfants quand elle voulait que ses petits-fils ne la comprennent pas.

Ma grand-mère est devenue veuve très jeune. Elle avait dû beaucoup travailler pour élever ses enfants. Ma mère et sa sœur ont fait des études de médecine, mon oncle était juge.

Peut-on parler d'une famille bourgeoise ?

Ces catégories des sociétés stabilisées depuis longtemps conviennent moins pour une Roumanie en train de se faire à la fin du siècle précédent et dans les premières décennies de celui-ci. Simple fonctionnaire des postes, ma grand-mère avait vraiment du mal à « joindre les deux bouts » et on imagine les difficultés qu'elle a dû rencontrer pour élever ses trois enfants.

Ma mère s'en souvient lorsqu'elle regarde d'un œil inquiet mes gaspillages, lorsqu'elle me reproche de ne pas penser à ma retraite, lorsqu'elle me dit que la vie réserve des surprises déplaisantes et qu'il faut se prémunir en faisant des provisions, en mettant de l'argent de côté, en gardant des vieilles choses qui pourraient servir un jour. Il est vrai qu'elle a vécu la guerre et la période difficile d'après-guerre où l'on manquait de tout – son réflexe est indissociable de l'état permanent de pénurie.

Les Roumains achètent n'importe quoi lorsqu'ils le trouvent, en sachant qu'ils ne le trouveront pas le jour où ils pourraient en avoir besoin. Chaque maison est un dépôt où s'entassent aliments, papier de toilette, clous, linge pour les enfants qu'on aura un jour...

De quelle origine était votre père ?

Vraiment tout ce qu'il peut y avoir de plus roumain. Il était d'une famille de paysans du Nord. Ces paysans fiers de posséder leurs lopins de terre en récompense du sang versé

*Une famille
paysanne
distinguée
par les
voïvodes*